

...et si nous retournions en Oranie !

UN CENTRE ISOLÉ : AIN-KERMES

On peut y parvenir de deux points différents, de Frenda ou de Palat. Nous allons prendre la route en partant de ce dernier village, le trajet y étant à mon sens plus agréable. La distance est d'environ 55 km, en suivant un chemin de communication quasiment plat, sans méandres, parallèle, sur notre gauche, à la chaîne des Djeddars, où sont très visibles les tombeaux dits romains, dont il a été question lors de l'évocation de Palat, et sur notre droite, à la Rocade-Sud. Ça et là, des champs de blé, des "préparés", quelques moutons, même des chevaux de trait, des étendues de lin en fleurs, des coquelicots qui donnent à l'ensemble une image de tapis multicolore : c'est seulement le printemps, en mai-juin, dans cette région, ou à peu près, car on y voit bien des fois de la neige. Puis, après le spectacle de deux écoles en ruine, incendiées par les rebelles, nous atteignons un carrefour dénudé, que nombre d'habitants de la région désignaient, avec un brin d'humour, sous le vocable de Rond-Point des Champs-Elysées. D'aucuns avec le regret de n'y point trouver le siège, pour y mettre le feu, de ce quotidien qui "aimait" tant les Pieds-Noirs. A ce carrefour, un panneau de signalisation indique Frenda, où nous avons déjà fait halte. Bifurquons sur la gauche, sans en épouser le programme plus ou moins commun. Comme par un effet du hasard, il y a là un drapeau rouge qui, nul ne l'ignore, signifie "danger" : en effet, un peu plus loin une petite tranchée barre la route. Le nouveau chemin emprunté double, sur une courte distance, celui conduisant à un autre centre isolé, Médrissa. Chaque fois que j'ai effectué ce déplacement, j'ai toujours trouvé ce parcours en excellent état d'entretien, même au cœur de l'hiver, après, bien sûr, le passage du chasse-neige des Ponts-et-Chaussées. Mais quelle couche alors sur le bas-côté ! Et quelle masse de glace au petit matin, de part et d'autre de cette espèce de tranchée au long de laquelle, cahin-caha, allait notre véhicule, heureusement haut sur roues ! Pour une cure d'air pur, sain, le lieu était parfait, avec un passe-montagne pour abriter mes oreilles des morsures du froid, une canadienne bien fourrée, des bottes et des gants de peau et de poils. Quel bon climat pour les citadins en mal de réoxygénation. C'était une époque où il faisait bon vivre auprès d'un feu de bois dégageant un parfum sylvestre. Oui, spectacle agréable et reposant à la fois, mais absolument pas, sur la route, pour les premiers habitants de ce village fort éloigné de toute cité urbaine, isolé à plus d'un titre. Durant de longues années, les Centres de Colonisation des Hauts-Plateaux avaient été classés "centres déshérités", en raison de leur isolement et du fait des faibles rendements de récolte qui avaient provoqué un sérieux endettement des concessionnaires. Le président Sicard lui-même avait dit un jour que l'implantation de colons dans cette région avait été une grande erreur. Les pionniers de l'endroit, à la longue bien sûr, ont prouvé le contraire et, prenant le flambeau à leur tour, leurs enfants en firent la démonstration, surtout après la fin de la tourmente de 39-45, mais non sans peine aussi.

A vrai dire, Aïn-Kermes n'a pas de passé, sinon celui d'une nouvelle race d'hommes — et de femmes — qui s'accrochèrent au sol en 1925, à une terre vierge couverte de pierraille, de lentisques, de bestioles diverses. Des pionniers plus récents qui surent, après bien des privations, des déboires, des ennuis de tout genre inhérents à la culture peu rémunératrice à l'origine, quand elle n'était pas anéantie par les sauterelles ou les punaises du blé, bâtir leur avenir et partant celui de leurs enfants, fort nombreux dans ce village. Des enfants devenus des hommes qui, aujourd'hui, à l'endroit de leur firent tant de fallacieuses promesses, doi-

vent avoir autant de mépris, sinon plus que moi-même : ce n'est pas peu dire.

*

**

Que signifie, en notre langue, cette dénomination, Aïn-Kermes ? Le premier mot, on le sait, veut dire source, mais le second ? J'ai cherché et, eureka, j'ai trouvé, dans un dictionnaire acquis, je crois l'avoir dit, au marché "aux puces", que le mot "Kermes" venait de l'arabe "Algirmis", « nom donné à plusieurs petits insectes de l'ordre des rhynchotes, sous-ordre des homoptères, appelés aussi cochenilles, qui piquent de nombreuses plantes cultivées, à la recherche de la sève, et qui commettent ainsi de grands dégâts. Ces bestioles produisent aussi une substance colorante rouge ».

Par ailleurs, il s'agit aussi d'une espèce de chêne méditerranéen à feuilles épineuses persistantes. Au lecteur de faire un choix, et aux kermoussiens de s'interroger et d'évoquer certains souvenirs relatifs à leur environnement.

C'est par une première tranche d'attributions (parfois d'acquisitions) que fut fondé ce village, c'était en 1925, et le premier colon, venant directement de la Métropole, s'appelait Etsel, il était Marseillais, ce n'est pas une galéjade. Les autres, bien que d'origine du Midi ou de l'Est, étaient déjà en Oranie depuis bien des lustres, et s'étaient fait les bras en qualité d'ouvriers agricoles, de fermiers ou métayers, dans l'attente d'une attribution de lots pour s'établir et œuvrer pour leur compte : c'étaient les Quentien, Busselier, Robert (assassiné à l'âge de 70 ans, alors qu'il goûtait au repos), Fuster, Nicolas, Luydin, Vieilledent, (une véritable tribu dans la région) à la base de la planification du Centre, et si mes souvenirs sont en concordance avec les renseignements qu'on a eu l'amabilité de me fournir, ce qui m'a consolé de l'oubli, ou de la carence cérébrale de certains, une seconde tranche d'attributions affecta les familles Varvat, Gilbert, Planquès, Dufis, puis les Pagès, Rey, Delegue, Constant et, je crois aussi, Aveline, dont l'un d'entre-eux, prénommé Fernand, fut de ce village la première victime de la rébellion, enlevé, "disparu" selon le terme alors employé, du côté du lieu-dit Ghouadi. C'était le 22 novembre 1956, mais quelle mort atroce fut la sienne, on retrouva son cadavre horriblement mutilé, pire que s'il avait été autopsié. Oui, après tant d'autres crimes aussi atroces, les nouveaux pachas d'Alger peuvent être fier de leurs glorieux combattants !

**

Aïn-Kermes dépendait de la commune mixte du Djebel-Nador dont le siège était à Trézel, à 60 km au moins, de surcroît par un chemin difficile par temps de pluie ou de neige. Son premier adjoint spécial, de 1925 à 1929, fut Paul Gilbert. Le second édile, durant près de trente ans, fut Urbain Varvat, entreprenant et débonnaire à la fois, auquel succéda, en 1958-59, année qui fut celle de l'érection du Centre en commune de plein exercice, Adrien Dufis, fils de terrien et surtout d'une mère courageuse qui eut à se défendre contre le bandit Mimoune, lequel, dans l'entre-deux guerres, hanta long-temps la forêt de Chanzy - Tirman - Le Telagh.

Encore adolescent, l'école terminée, Adrien Dufis s'attela, comme beaucoup d'autres, à la tâche rude de terrien dans une région qui, croyez-m'en, n'était pas celle du littoral. Ce fut un bûcher et un exemple pour ses trois garçons dont deux, aujourd'hui en Gironde, œuvrent sous sa surveillance, une surveillance bien pater-nelle mais efficace. Cette œuvre c'est, après la moisson et l'élevage, celle du jus de la treille, un excellent Bordeaux naturel, et la réussite au bout, à la grande surprise des viticulteurs voisins travaillant encore comme au début de ce siècle.

Si d'aventure il vous arrivait de

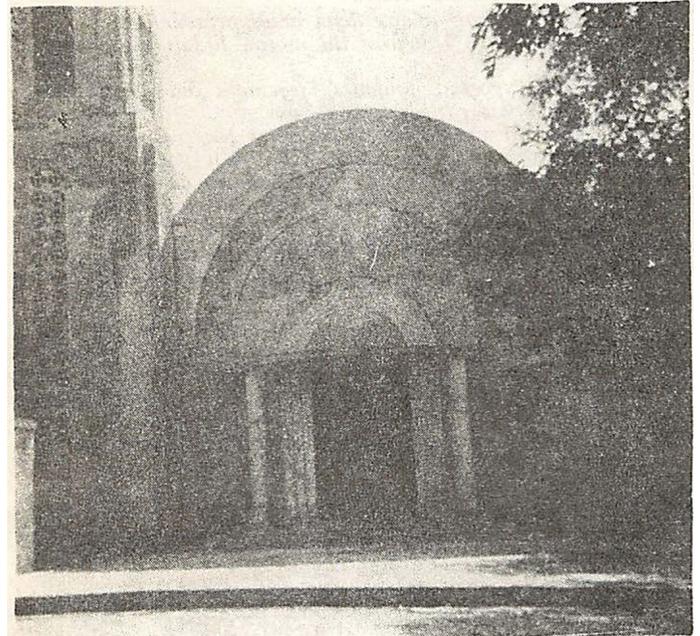
passer à Langoiran, en bordure de la Garonne et à 25 km de Bordeaux, prenez la route du château Faubernet, deux ou trois kilomètres à peine, et vous verrez un nouvel exemple de l'ardeur au travail des hommes de la terre de chez nous. Celui que je cite dans cette page fut en somme le premier et le dernier maire d'Aïn-Kermes. Lors de sa création, le Centre s'étendait sur 5 000 hectares environ, agglomération comprise. Au fil des années il s'accrut à deux reprises, une première fois par l'opération dite de l'agrandissement, avec 2 000 ha de plus, puis une ultime fois par l'adjonction de terres dites des Hassinet et Ghouadi, pour atteindre presque 15 000 ha, ce dont bénéficièrent colons et fellahs, en raison de l'accroissement des populations. Il y avait là, en effet, une jeunesse qui montait, ce blé qui lève dont parle René Bazin, une jeunesse attachée à la terre, comme les parents, à qui il fallait assurer l'avenir. On sait ce qu'il advint. J'ai vu, depuis, les efforts que certains de ces jeunes accomplissent, dans le souvenir exemplaire des anciens, pour s'implanter et œuvrer sur la terre de l'ingrate patrie. Certains, qui n'ont pas ménagé leur peine, ont réussi dans leurs entreprises et il sied de leur donner un grand coup de chapeau.

A l'origine, Aïn-Kermes comptait 42 feux, plus 24 lots dits industriels, c'est-à-dire complémentaires, pour assurer le gîte des concessionnaires. Pour pouvoir vivre indépendamment du produit de la terre, très irrégulier dans cette région, l'un d'entre-eux ouvrit une épicerie-droguerie, un autre devenait forgeron et maréchal-ferrant, un autre effectuait, en temps opportun, le trajet à cheval ou en charrette vers Frenda pour approvisionner la petite colonie en toutes sortes de produits. Et puis il fallait, pour bien tenir le coup, comme me l'a écrit un ami, pratiquer l'élevage, afin de suppléer aux maigres revenus d'une mauvaise récolte. Il faut se souvenir des années de mévente, de la chute des cours du blé, aggravées par l'arrivée sur le marché de blés en provenance des U.S.A., du Canada, d'Europe Centrale, qui provoquèrent la révolte paysanne de l'entre-deux guerres : il y a là une page d'histoire à raconter à la dernière génération, enfants ou petits-enfants, et à mettre sur le bureau de travail de celui qui, avec une certaine audace, proféra cette parole injurieuse, "**fortunes impures**", à l'endroit de leurs ascendants qui contribuèrent tant à faire de notre petite patrie une entité indiscutable sous tous les rapports. Une entité qui s'écroule, notamment sur le plan des cultures, et précisément dans cette région, où l'on **cultive** désormais... la **contestatîon** et la **grogne**.

Une petite école d'une classe, à l'heure de la naissance de l'agglomération, cinq à l'heure de l'abandon. Une institutrice y a laissé un très agréable souvenir, Mlle Galliana, originaire de Perrégaux, aujourd'hui en retraite, mariée à un entrepreneur de travaux publics d'Aïn-Témouchent, tous deux repliés à Toulouse. Je l'ai rencontrée il y a quelques années, toute heureuse de pouvoir évoquer sa jeunesse et son séjour "**parmi de braves gens**". Un Foyer rural vaste et coquet, avec une bibliothèque qui n'aura pas longtemps distrait les habitants. Une très belle chapelle, bâtie à l'aide de dons en espèces et en nature, c'est-à-dire de sacs de blé distraits de la récolte de tout un chacun, en relation avec l'importance de cette récolte. Foyer rural et chapelle furent, à l'heure de l'évacuation forcée, transformés en silos à blé, en raison de l'importance de la récolte, l'une des plus belles années pour le secteur. Une récolte qui ne profita guère aux usurpateurs qui entassèrent les sacs à la **babala**, comme on disait là-bas, sans aucun ordre ni traitement. Au bout de quelques mois, le tout était charançonné : la fantasia avait par trop duré. "**Bien mal acquis**".

Enfin, pour compléter cet ensemble, une gendarmerie moderne, unique peut-être en Oranie, qui surprit le colonel Duthell, selon ses déclarations en ma présence. Le chef de la brigade fut aussi une victime de la rébellion, quelque temps après qu'une grenade fit de nom-

breux blessés sur la place du marché. Il s'appelait Cerman et il était Pied-Noir. Bien sûr, il y avait aussi un très agréable boulo-drome, aménagé sur une bonne moitié de la vaste place publique, l'autre partie comprenait un jardinet fleuri et très arboré, un kiosque pour les musiciens des bals du samedi soir et des jours de fête, l'ensemble entièrement clôturé. Hélas, à l'heure où les habitants du village étaient en droit de profiter de son embellissement, ceux qui, malgré les événements, construisirent dans la tempête, confiants qu'ils étaient d'avoir entendu l'**Autre** à Tiaret, lorsqu'il s'y arrêta pour remercier les populations de leur vote unanime — le record en Algérie —, plus confiants surtout d'avoir entendu à maintes reprises « l'armée restera », il fallut comme partout ailleurs prendre la route de l'exode.



« Je sais une église, au fond d'un hameau... »

Enfin, que nul ne s'avise de leur parler de cette escroquerie morale qu'on a osé appeler solidarité nationale, il est des répliques qui seraient cinglantes. Nombre d'entre-eux, depuis l'exode, ont à jamais fermé les yeux, entre autres les Rey, les Busselier... Mais si d'aventure ils l'ont rencontré dans les champs élyséens, ce qui serait pour eux une douloureuse surprise, que n'a-t-IL dû entendre !... Oh, j'allais oublier de dire un mot à propos de la Maison du Médecin, cette œuvre sociale rayonnant sur une grande échelle en Algérie, qu'étrenna, je crois, un Breton sympathique et actif, dont le sacerdoce fut reconnu de tous, en particulier de l'autochtone qui le regrette, le docteur Cadre. Après un court séjour à Oran, 24, rue Lamartine, il rejoignit sa petite patrie et pratique aujourd'hui à Rennes.

Voilà, j'en ai terminé avec ce village, où la distraction était la chasse, où le méchoui était l'occasion d'un rassemblement amical. Un village qui attendait beaucoup aussi des travaux entrepris au Chott-Ech-Chergui, œuvre d'envergure qui aurait fait le bonheur de tous, rourims et musulmans, Français à part entière, comme l'**Autre** l'a nié par la suite...

Dieu, qu'il est loin le parrainage de l'arrondissement de Frenda par celui de la... Lozère ! Aussi loin que les exhortations à la révolte de Michel Debré ! Aussi loin que les harangues enflammées des Frey, Neuwirth, Palewski, Terrenoire et tutti quanti ! Loin aussi le pèlerinage à N.D. de Médroussa, n'est-ce pas ma chère cousine Henriette ?

François RIOLAND.